Document generated on 10/12/2024 3:53 a.m.

Études littéraires africaines

# L'Afrique du Sud et ses prisons : la littérature des témoignages

Jean Sévry

Number 18, 2004

Écrire la prison

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1041457ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1041457ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sévry, J. (2004). L'Afrique du Sud et ses prisons : la littérature des témoignages. *Études littéraires africaines*, (18), 16–24. https://doi.org/10.7202/1041457ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# L'Afrique du Sud et ses prisons : la littérature des témoignages

Il n'est pas surprenant qu'après un demi-siècle d'apartheid, la prison ait fini par constituer un thème central dans les littératures de l'Afrique du Sud. Chez de nombreux auteurs[1] qui n'ont pas effectué le moindre séjour en prison, celle-ci devient la métaphore politique d'une société prisonnière de ses problèmes de ségrégation et privée de l'essentiel de ses libertés. Mais je n'aborderai ici qu'un corpus très limité d'ouvrages évoquant la prison en tant que réalité concrète vécue par des hommes qui s'y sont trouvés enfermés : *Cold Stone Jug* d'Herman Charles Bosman (1949), *The Jail Diary* d'Albie Sachs (1966), *The Stone Country* d'Alex La Guma (1967), et *Long Walk to Freedom* de Nelson Mandela (1994). Enfin, je me tournerai vers Breyten Breytenbach (notamment *The True Confessions of an Albino Terrorist*) : l'enfermement constitue en effet le thème majeur de son œuvre et la description d'un vécu carcéral n'est dans son cas pas dissociable de la recherche d'un niveau proprement métaphorique.

## L'espace carcéral

A peine pénètre-t-il dans la prison que le condamné est confronté à un espace inventé et organisé pour son incarcération, dont la brutalité architecturale provoque l'angoisse et le désarroi et dans lequel il perd donc tous ses repères. Dans *Cold Stone Jug,* Bosman, qui a été condamné à mort pour le meurtre de son beau-frère en 1926, découvre ce type d'espace avec son co-détenu Stoffels :

> Nous étions séparés par deux rangées de barreaux et de grillage métallique qui formaient un petit couloir que le garde de faction ne cessait d'arpenter. De nuit comme de jour, ces gardiens nous surveillaient en se relayant toutes les quatre heures, et toutes les lumières étaient allumées (p. 52).

Dans la préface qui accompagne l'édition de 1999, Stephen Gray signale que l'architecte de cette prison de Pretoria a suivi le modèle du fameux Panopticon de Jeremy Bentham (1791), conçu pour soumettre le détenu à une surveillance de tous les instants[2], ce qui est encore le cas à l'intérieur même de la cellule des condamnés à mort, dans le dispositif décrit par Bosman.

Alex La Guma est un militant du SACP (parti communiste) et de l'ANC, condamné plusieurs fois à la prison ou la résidence surveillée entre 1960 et 1967, date à laquelle il se réfugie à Londres. Le roman *The*

[1] Cf. par exemple Coetzee (John Michael), *Waiting for the Barbarians,* Brink (André), *A dry white season,* Gordimer (Nadine), *Burgher's Daughter.*

[2] Cf. Foucault (Michel), *Surveiller et punir. Naissance de la prison,* Paris, Gallimard, 1975.

*Stone Country,* dédié à "la moyenne quotidienne des 70351 prisonniers enfermés dans les geôles de l'Afrique du Sud en 1964", est en même temps un appel à la poursuite des luttes. La Guma décrit dès les premières lignes une entreprise systématique de dépersonnalisation qui réduit les détenus à de simples matricules, des êtres anonymes qu'une dictature bureaucratique écrase de tout son poids. La prison est un autre monde, irréel, "un désert lunaire de pierre, d'acier, de portes verrouillées, un monde sans arbres et où on ne trouvait de l'ombre que sous les falaises de ses murailles" (p. 18). A l'extérieur, elle est un mensonge architectural : "la façade avait été agrémentée de pelouses et de massifs de fleurs : le visage lugubre du bourreau se cachait derrière un masque de carnaval" (p. 17).

On retrouve le même environnement dans *The Jail Diary* d'A. Sachs, avocat de l'ANC arrêté en octobre 1963 et condamné à la solitude la plus totale, sans la moindre forme de procès :

> Cette cellule est absolument nue (...). Ce n'est pas du tout une pièce, c'est un cube vide de béton, et dedans, il y a un être humain, c'est moi. La gravité me visse au sol, sinon je flotterais comme un cosmonaute. C'est ça qui ne colle pas : il n'y a plus de monde extérieur. Je ne peux pas voir ce qui se passe à l'extérieur de ma cellule, les fenêtres sont trop hautes (p. 13-14).

Dans ce monde de privation sensorielle, aussi clos et inerte qu'une tombe, le détenu se sent si loin de la vie qu'il attend avec impatience le retour de fourmis, êtres vivants venus de l'extérieur, que les gardiens s'acharnent à exterminer.

Quant à Mandela, dans *Long Walk to Freedom,* même s'il décrit les lieux de ses 27 ans de captivité et le travail harassant et stupide auquel il est soumis, il rapporte surtout comment il entend réagir aux humiliations et aux brutalités des gardiens. Chacun vivant la captivité à partir de ce qu'il était dans le "civil", il se réfugie, comme Sachs, derrière son statut d'avocat et de responsable politique qui cherche à résister aux violences, aux menaces de mort : "j'ai pensé à ce vers de Shakespeare : "soyez résolus devant la mort, et la mort et la vie vous seront plus douces"" (p. 389). Mais il n'est pas un écrivain qui analyse son ego, il garde sa pudeur et toutes les distances d'un homme politique.

## La relation avec soi : la destruction de la personnalité

Si Sachs n'est pas un écrivain de métier, il n'en sait pas moins manier la plume, et l'on trouve dans son *Journal* nombre de pages dont la profondeur fait songer à ce que B. Bettelheim a rapporté à partir de son expérience de l'univers concentrationnaire[3]. On a le sentiment que Sachs est en train de vivre un naufrage existentiel, et qu'il lui faut colmater ces

[3] Bettelheim (Bruno), *The Informed Heart, the Human Condition in Mass Society* (1961), London, Paladin Books, 1970.

brèches par lesquelles sa vie pourrait lui échapper. Ce qui lui pèse le plus, c'est le silence et le vide effarants qui l'entourent, auxquels il tente de remédier en chantant, en guettant les bruits de coups et de cris ou en pratiquant des rituels qui frôlent la manie. Mais il sent alors qu'il risque de sombrer dans une forme d'égocentrisme, ce qui serait une autre façon de se retrouver pris au piège : "jour après jour, je ne pense qu'à une chose : à moi-même" (p. 89). L'angoisse l'étouffe, lui donne des visions proches de la folie. Epuisé par les interrogatoires, il éprouve "un désir de cogner son crâne contre le ciment jusqu'à le faire éclater" et ajoute : "si je tombe, et si ma tête se rompt et s'ouvre, on ne pourra pas me reprocher d'avoir laissé la police regarder à l'intérieur de mon esprit" (p. 257). Il rêve de pouvoir écrire, autre façon de se prouver qu'on existe : on le voit ainsi tenter de dessiner des lettres de l'alphabet avec une arête de poisson. Il finira par obtenir de quoi écrire, pour lui-même et pour ses co-détenus. Or l'écriture est salvatrice : "car maintenant, rien qu'avec ces feuilles de papier que je tiens dans mes mains, je retrouve une activité mentale, et surtout, je reprends ma place dans les rangs de l'humanité" (p. 165). Il comprend aussi tout ce que sa profession peut avoir de dérisoire :

> Le fait que je sois un homme de loi n'est pas important en soi, mais cela apporte quelque chose de piquant à cette situation. Quelle farce ! Je ne cesse d'en arriver à la même conclusion : la loi n'est jamais qu'une façade destinée à masquer la tyrannie (p. 152).

**La relation avec les autres : les compagnons de misère**

Ce qui monte parfois de toutes ces geôles, comme l'observe Sachs, ce sont d'abord des cris qui ont quelque chose d'inhumain. Bosman, quant à lui, revient sur ce qui s'est passé une nuit lors de l'incarcération d'un nouveau détenu. Peu à peu, on descend aux enfers, car chaque prisonnier dit sa haine, son angoisse et sa protestation en hurlant :

> Le son que produisait chaque prisonnier (...) était rauque et animal, non pas comme celui d'une bête en chaleur, mais comme celui d'une bête en train de mourir, ou qui sent l'odeur de la mort. Je ne me mêlai pas à ce concert de hurlements. Je tirai ma couverture sur la tête et restai à trembler sur le dallage de ma cellule. Cette nuit-là, j'eus très peur (p. 168).

Bosman, qui est certainement l'un des meilleurs conteurs sud-africains, et l'un des plus cocasses, sait ici trouver le ton tragique et pudique qui convient.

Pour sa part, La Guma décrit avec un réalisme minutieux toute la vie sociale de la prison. Car il n'y a pas là que des "politiques", mais aussi et surtout des membres de la pègre qui pratiquent toujours la loi de leur jungle en terrorisant leurs compagnons d'infortune. George Adams, le militant de la lutte anti-apartheid qui est le héros de ce roman d'action, a quelque peine à faire comprendre à ces hommes que leur violence pourrait être utilisée à d'autres fins et contribuer aux luttes en cours, ce qui ferait d'eux des camarades. Comme dans le reste de son œuvre, La Guma

affirme ici une indispensable solidarité et le rejet de l'individualisme.

Dans sa *Longue marche vers la liberté,* Mandela décrit à son tour la poursuite des luttes, notamment par des grèves de la faim collectives. A Robben Island, pour que les détenus puissent élever leur niveau de culture au lieu de sombrer dans le désespoir, mais aussi pour qu'ils soient plus efficaces dans les luttes et puissent fournir les cadres de la future Afrique du Sud, on organise une université : "Nous étions devenus notre propre Faculté, avec nos professeurs, nos programmes et nos cours" (p. 482).

## La relation avec les autres : l'institution pénitentiaire et les gardiens

Le prisonnier sait fort bien que derrière cette architecture, cette organisation spatiale et ce personnel pénitentiaire, il y a une institution au service d'un pouvoir qui gère l'ensemble. Celle-ci, cherchant avant tout à arracher au détenu politique des renseignements ou un désaveu de la cause pour laquelle il se bat, est prête à se livrer aux manipulations les plus abjectes, à seule fin de le déstabiliser. C'est ainsi que l'on fait croire à Sachs qu'il est libéré, pour lui déclarer presque aussitôt qu'il est à nouveau en état d'arrestation et qu'il doit retourner dans sa cellule.

Quant à Mandela, on tente en vain de lui tendre un autre piège, celui d'une évasion rocambolesque montée en fait par le BOSS (services de sécurité) au cours de laquelle il doit être tué. Ainsi le prisonnier doit-il se tenir constamment sur ses gardes. Pourtant, avec une inlassable tolérance, celle d'un homme conscient de ses responsabilités politiques et qui ne souhaite pas voir son pays sombrer dans la guerre civile le jour où il va recouvrer sa liberté, Mandela comprend que Badenhorst, un directeur de prison, représente "un rappel utile que tous les hommes, même ceux qui semblent les plus insensibles, ont un fond d'honnêteté et qu'ils peuvent changer si on sait les toucher. Badenhorst n'était pas méchant ; son inhumanité s'était développée en lui à cause d'un système inhumain" (p. 478).

Les geôliers sont des personnages d'une importance cruciale, parce qu'ils sont en contact permanent avec les prisonniers, mais aussi parce qu'ils représentent un lien avec la liberté du dehors dont ils privent les gens du dedans. Etres ambigus, ils vivent dans deux univers antinomiques. Ainsi chaque détenu a-t-il sa prison, c'est-à-dire sa façon de la percevoir et de s'y situer, et dans ce lien essentiel avec son geôlier, il élabore peu à peu une stratégie de négociations ambivalentes, de résistance, et finalement de survie.

Bien entendu, chacun réagit en fonction de son âge, de son statut social, de son histoire personnelle et de son caractère. Bosman (alors âgé de vingt ans), qui est un fin humoriste, trouve ainsi le moyen de provoquer le rire dans les moments les plus tragiques de sa vie. Lui et Stoffels ne cessent de tisser une relation de plaisanterie avec leurs geôliers, créant ainsi une sorte de complicité forcée, voire d'intimité, puisque après tout, les gardiens sont aussi en captivité, du moins pendant les heures de service :

> Je vous ai expliqué comment le gardien arpente le petit couloir séparant les cellules des deux condamnés à mort. Le gardien, lui aussi, est enfermé à clef. On fait cela pour renforcer la sécurité du prisonnier (p. 53).

Faire des farces aux geôliers fait partie des traditions de la maison, mais le gardien-chef n'apprécie guère ces plaisanteries car "il y avait quelque chose d'anormal dans le fait qu'avec leurs rires intempestifs, deux condamnés à mort puissent empêcher toute une prison de dormir" (p. 54). En revanche, quand on emmène Stoffels vers la potence, toute la prison retient son souffle et garde le silence. Quand ils reprennent la parole, tous ces hommes partagent une même langue, l'argot des prisons, que l'on retrouve chez La Guma, comme dans le titre de l'œuvre de Bosman, *Cold Stone Jug,* tiré de Stone Jug (la cruche de pierre), surnom donné dès le XIX^e^ siècle à la prison de Newgate à Londres, où Dickens envoyait croupir ses personnages criblés de dettes.

Pour Sachs comme pour Bosman, l'humour est une stratégie de défense, ce qui donne souvent lieu à des passages d'une grande drôlerie. En tant qu'avocat de l'ANC, il se lance par ailleurs dans de longues négociations avec l'institution pour tenter, comme Mandela, de faire reconnaître les droits des détenus : "Deux notions sont maintenant pour moi d'une importance capitale : l'honneur et la dignité" (p. 224). Avant chaque interrogatoire, il quitte ainsi son sinistre uniforme pour revêtir costume, chemise blanche, souliers et chaussettes, ce qui est une façon de retrouver son ancien statut, tout en rappelant à l'institution qu'il en fait également partie. S'il n'est pas soumis personnellement à des tortures physiques, dans son "Postscript"[4], il dénonce celles pratiquées sur ses frères de couleur. Devant tant de souffrances, la prison lui enseigne, comme à Mandela, une nouvelle forme de tolérance. Après sa libération en 1988, il perd un œil et un bras dans un attentat perpétré par les services secrets et commente ainsi cette nouvelle mutilation (la prison en est une autre) dans *The Soft Vengeance of a Freedom Fighter* (1990) : "Cela nous rend moins arrogants, moins dominateurs en amour, plus égaux, plus naturels" (p.150). Ainsi la prison serait-elle une école de modestie et d'humanité. Nelson Mandela, issu de l'aristocratie thembu, n'est pas un homme du commun :

> Mon père était conseiller de deux rois (...). C'était un gardien reconnu de l'histoire xhosa, et c'est en partie pour cette raison qu'on l'appréciait comme conseiller. L'intérêt que je porte moi-même à l'histoire est né très tôt en moi et a été encouragé par mon père (p. 13).

Il se sent donc l'homme d'une destinée, ce qui lui permet de garder ses distances. A la fin de sa captivité, sa relation avec les geôliers, notamment l'adjudant Swart, est souvent proche d'un compromis amical :

[4] Inséré en additif à l'ouvrage.

> Comme beaucoup de gardiens de langue afrikaans, il avait envie d'améliorer son anglais. Je voulais améliorer mon afrikaans. Nous avons conclu un accord : il me parlerait en anglais, et je lui répondrais en afrikaans (p. 561).

Sa condition de prisonnier s'étant considérablement améliorée grâce à l'évolution de la situation politique, Mandela vit à Victor Verster dans ce qu'il appelle "une cage dorée" (p. 570) : on est loin de la brutalité des débuts, du bagne de Robben Island. Ceci n'est guère surprenant, car Mandela a maintenant changé de statut : après vingt-sept ans passés dans diverses prisons, il en sortira la tête haute comme leader de l'ANC et futur chef d'Etat.

En revanche, La Guma n'est pas protégé par un statut particulier, il a le tort d'être métis et n'est pas encore véritablement reconnu en tant qu'écrivain, même si *A Walk in the Night* a été publié en 1962, et *And a Threefold Cord* en 1964. Il est un militant de base et partage le sort de ses compagnons avec une véritable solidarité. Ecrire est un problème : lors des visites, il doit glisser à sa femme des bribes de textes, qu'elle doit cacher car les perquisitions sont fréquentes. Aussi ses portraits des gardiens ressemblent-ils beaucoup à ceux qu'il brosse des policiers dans d'autres romans : sombres brutes qui hurlent en afrikaans, que l'on doit appeler "Baas" (Maître) et non "Sir" (Monsieur). Et les "politiques" comme son héros George Adams sont très mal vus, ce qui nous est décrit dans une langue aussi crue que la réalité :

> Alors, comme ça, on a participé à une organisation illégale ? hein ? Tu fais partie de ces gens-là ? De ces salopards de communistes, qui sèment partout la merde ? Compris ! Je vais t'avoir à l'œil, mon gars. Fais gaffe ! (p. 62).

## La relation à l'extérieur et à la liberté

La fin du cauchemar, la liberté, est souvent présentée au détenu comme un chantage ignoble, comme nous l'évoquions précédemment à propos de Sachs et Mandela. Cette liberté-là peut laisser un goût amer dans la bouche.

De son côté, Bosman vit une expérience peu ordinaire. Ayant eu l'occasion de sortir momentanément de la prison, il assiste à une scène d'une grande banalité qui le remplit d'émerveillement : l'épouse d'un gardien vient à passer, suivie de sa petite fille. Or en prison, le monde féminin n'existe pas. Bosman va garder ce souvenir comme un trésor qui lui redonne de l'espoir. Mais la robe de la mère est bien courte : la mode aurait-elle changé ? Le temps, dans le monde carcéral, s'arrête et n'a rien de commun avec celui de l'extérieur. Le bleu de celle de la fillette lui semble fade et délavé, car la grisaille, l'uniformité de la prison sont telles qu'elles font rêver d'un monde extérieur éblouissant :

> Et sur-le-champ, je compris que c'étaient là les vraies couleurs du monde extérieur (...). Et je compris que, pendant ces années passées à ne pas pouvoir dormir et à rêver du monde extérieur, j'avais attribué aux choses de la

vie et à ce qui s'y passait un éclat qui, en fait, ne leur appartenait pas (p. 162).

La libération suscite évidemment une joie sans bornes. A peine libéré, Sachs court se jeter dans la mer : "C'est ma façon de célébrer la liberté" (p. 277). Quant à Mandela, il tire de cette interminable captivité une leçon de philosophie. Il comprend qu'une telle situation prive le prisonnier et son geôlier de leur humanité et que la liberté de l'oppresseur est indissociable de celle de l'opprimé : "Quand j'ai franchi les portes de la prison, telle était ma mission : libérer à la fois l'opprimé et l'oppresseur" (p. 645). Si Mandela se sort de tant d'épreuves avec une telle égalité d'âme et une telle magnanimité, c'est sans doute parce que dès son enfance, il a été reconnu et honoré en tant que membre d'une chefferie. Dès lors, il lui fallait être à la hauteur des événements, c'est-à-dire à hauteur d'homme. En ce cas, l'autre doit s'incliner, car noblesse oblige : Mandela le sait, mais sa force est d'en user sans chercher à en abuser.

## Breyten Breytenbach et ses prisons

En 1972-73, Breytenbach participe à une organisation, l'Okhela, qui entend soutenir les luttes de l'ANC. On trouve des extraits d'un de ses manifestes, aussi généreux qu'utopiques, dans *The True Confessions of an Albino Terrorist.* Loin d'être sûr, ce mouvement était plus ou moins infiltré par la police. En 1975, l'auteur est arrêté à Johannesburg sous une fausse identité (ce qui n'est pas à négliger) et mis au secret jusqu'en septembre 1982.

Cette incarcération va représenter pour lui la plus douloureuse des expériences. Mais ce thème de l'enfermement dans l'attente de la mort traverse l'ensemble de son œuvre, bien avant qu'il ne soit jeté en prison. On en trouve des traces plus ou moins abondantes dans "We shall overcome", poème composé en 1967 et publié dans *Death as White as Words* (1978), dans *Métamorphase* (1987), recueil où figurent des poèmes de prison qui vont de 1975 à 1982, dans *Mouroir* (1983) ou dans *End Papers* (1986). Si ce thème semble obsessionnel, c'est parce que Breytenbach sait qu'il est à la fois son propre prisonnier, et le plus intime de ses geôliers. Car il appartient à une communauté culturelle, celle des Afrikaners, et à une langue, l'afrikaans, qu'il maîtrise à la perfection. Ce sont des univers matriciels qu'il abhorre parce qu'il voit en eux, non sans raison, l'origine de tous les malheurs de son pays, mais auxquels il se sent cependant viscéralement attaché. Dans un article paru en 1976, André Brink, autre Afrikaner déchiré et ami de Breytenbach, dit de lui sans la moindre indulgence :

> On pourrait dire qu'il fit délibérément autant d'erreurs aussi stupides que possible, afin de se faire arrêter et de s'extirper d'un engagement politique qu'il ne parvenait plus à maîtriser, et pour se sortir, avant tout, de lui-même.

Ainsi Breytenbach se serait-il jeté volontairement dans la gueule du loup. Et Brink renchérit ainsi :

> Disons alors, en termes plus modérés, qu'il éprouvait un besoin de se voir réhabilité par "les siens", et d'expier "ses péchés". Ce dont il avait besoin, c'était beaucoup plus que d'un sauvetage physique : il s'agissait d'une apocalypse, d'un rachat complet[5].

C'est dans *The True Confessions of an Albino Terrorist* que l'on trouve l'essentiel de son témoignage. Allant en cela plus loin que ses prédécesseurs, Breytenbach propose une sorte de tableau sociologique de la prison, avec ses groupes, ses hiérarchies, sa ségrégation omniprésente, ses gangs, ses tensions internes, sa culture et sa langue. Contrairement aux autres récits évoqués ici, il n'hésite pas à parler, dans ce monde masculin, de castration et de frustration permanente, d'un débordement des pulsions sexuelles. Il assiste ainsi en un temps très court à la "destruction" d'un jeune métis, placé, en tant que petit délinquant, assez bas dans l'échelle de valeurs de la prison ; il est de ce fait harcelé, brutalisé, humilié et violé, "avec les Boers qui assistent à tout cela en riant" (p. 243). La prison est donc un lieu de veulerie, de cruauté et de perversion. Mais si elle provoque indéniablement un appauvrissement moral et physique, elle peut aussi, chez certains êtres, révéler des richesses insoupçonnées : "Ce qui vous enrichit, c'est la richesse de certains pauvres" (p. 113).

La mort est partout, avec son antichambre, "la salle préparatoire", où l'on prépare les condamnés à la pendaison qui sera accompagnée de chants funèbres collectifs poignants, ce qui était déjà évoqué dans *Mouroir*. L'auteur raconte longuement les interrogatoires et perçoit chez "Mr Interrogator", comme chez les geôliers, un sadisme et un voyeurisme prononcés :

> Que pouvait-on obtenir de moi, que l'on avait déjà bouclé loin du monde depuis des mois entiers ? Non, je crois qu'ils faisaient cela parce qu'ils éprouvaient une fascination morbide et sadique pour la souffrance, et que cela avait quelque chose à voir avec leurs propres problèmes, avec leurs miroirs (p. 161).

Le miroir est ainsi un thème obsessionnel dans l'œuvre de Breytenbach. Le poète captif se retrouve coincé devant son miroir brisé : "On ne peut plus faire marche arrière, il n'y a plus un moi vers lequel on pourrait se retourner... Le moi est dehors, il est à l'extérieur de ces murs" (p. 218). Il se tourne alors vers un autre miroir, celui que lui présente son tortionnaire : "Frère, maintenant tu es mon miroir noir. Il faut qu'on parle, frère moi" (p. 235). Or, vu de l'extérieur, "Mr Interrogator est quelqu'un qui a l'air normal et il se comporte comme tel. Il mène en général une vie très ordinaire, il sera Monsieur tout le monde" (p. 311). Tout devient dérisoi-

[5] Brink (André), "The Breytenbach File", in Cope (Jack), *The Adversary Within, Dissident Writers in Afrikaans,* Cape Town, David Philip, 1982, p. 178.

re, jusqu'au titre de ce livre, car Breytenbach n'a rien d'un terroriste, et un albinos est un être ambigu, au cœur d'une fracture identitaire, comme cet Afrikaner blanc qui ne peut plus rejoindre les rangs des Noirs.

Alors il ne reste plus que l'écriture pour tenter d'évacuer cet abîme d'angoisse : "Il me fallait me purger... Il y a cette crasse... dont on doit se débarrasser si l'on veut continuer à vivre" (p. 307). Il fait office d'écrivain public, mais pratique aussi une écriture personnelle, par associations libres, qui est à la fois une libération et un "mode de survie" :

Et alors je me mettais à écrire. Ecrire, c'est comme lancer un navire sur une mer noire... Il faut laisser filer. Il faut suivre, vous vous laissez entraîner en avant par la pulsation des mots à l'instant où ils viennent faire surface sur le papier (p. 136).

Tous ces ouvrages ont beaucoup contribué à la dénonciation des conditions d'existence dans les prisons de l'Afrique du Sud, rejoignant en cela les luttes menées au même moment à l'intérieur du pays et au niveau international. Mais lorsque ces auteurs prennent la plume pour décrire les souffrances dont ils ont été les observateurs et les victimes, il est bien évident qu'ils dépassent très rapidement le niveau des témoignages à l'état brut. Partant d'un vécu carcéral, les commentaires et analyses qu'ils en font nous présentent ce "miroir noir" dont parle Breytenbach. Ils nous renvoient à ce côté sombre de l'homme, à ce besoin d'enfermer l'Autre, de le soustraire au monde et aux siens pour le soumettre à la tyrannie.

■ Jean SÉVRY
(Université de Montpellier)

## Bibliographie

BOSMAN (Herman, Charles), *Cold Stone Jug,* The anniversary edition, edited by S. Gray, Cape Town, Human & Rousseau, 1999. Sur cet excellent auteur peu connu en France, consulter : *Bosman at His Best, a Selection of the Writings of H.C. Bosman* by Lionel Abrahams, Cape Town, Human & Rousseau, 1965.

SACHS (Albie), *The Jail Diary of Albie Sachs,* London, Paladin Grafton Books, 1990.

SACHS (Albie), *The Soft Vengeance of a Freedom Fighter,* London, Paladin Books, 1991.

LA GUMA (Alex), *The Stone Country,* East Berlin, Seven Seas Books, 1967.

MANDELA (Nelson), *Un long chemin vers la liberté,* traduit de l'anglais par J. Guiloineau, Paris, Fayard, 1995.

BREYTENBACH (Breyten), *The True Confessions of an Albino Terrorist,* Cape Town, Taurus Books, 1984. *La confession véridique d'un terroriste albinos,* traduit de l'anglais par J. Guiloineau, Paris, Stock, 1984.

BREYTENBACH (Breyten), *Mouroir,* traduit de l'anglais par J. Guiloineau, Paris, Stock, 1983.

BREYTENBACH (Breyten), *And Death White as Words, an Anthology of the Poetry of B. Breytenbach,* a bilingual text with english translations by A.J. Coetzee, London, Rex Collings, 1978.